

*Même lieu,
autre moment*

Je me penche à ma fenêtre de rochers,
dans le miroitement de l'après-midi d'oc-
tobre. Pour quelques instants, je joue au
rapace dans son aire (et, plus patient, telle
autre année, j'aurais pu voir le milan des
blés planer au-dessous de moi), j'imiter le
solitaire de l'Orient dans sa grotte à flanc
de montagne, réalisant sans danger d'en-
fantines rêveries. Mais tandis que celui-ci
médite, les yeux fermés, et que sa parole
sans voix cherche au plus bas de la spirale
intérieure l'oreille invisible du dieu en qui
sont rassemblés les quatre angles de l'uni-
vers, moi, j'interromps mes pensées, j'oublie
que j'ai un cœur, je mesure les apparences.
Aujourd'hui, j'ai une règle d'or entre les
mains, une balance d'or où je vais peser
tour à tour l'ombre et le vent, la poussière,
les bruits et les feuilles. Au bas des dalles
de rocher qui s'achèvent en broussailles hir-

sutes, de cette espèce de cimetière de géants effondré, de ces immenses tables renversées et de ces tombes qui, même brisées, rassurent et accueillent, envahies qu'elles sont par une mousse épaisse dont la douceur n'est comparable à rien, s'allongent des champs verts ou roses (d'un vert plus ou moins clair, d'un rose tirant ou vers le brun, ou vers le pourpre), couleurs plus légères, plus fraîches, plus indéchiffrables encore que le blason bleu et or de l'été. Que la terre labourée soit rose... Que l'étendue soit verte et rose... Je ne sais à quoi ces deux mots me font penser, ils luisent comme un fil au bout duquel on devrait trouver je ne sais trop quoi d'agréable, de bienfaisant. Ce rose n'est pas celui des fleurs, ni d'un corps surpris dans son sommeil, ni d'un pelage de gibier; plutôt celui d'un ciel d'hiver, celui d'une lampe dans son manteau de soie, d'un feu de braise que l'on verrait à travers une vitre épaisse, enfumée; et ce vert tout à côté, c'est l'herbe dont se repaissent encore une fois mes yeux, l'herbe nouvelle bien que l'on soit au déclin de l'année, c'est l'herbe grave et gaie, rieuse et taciturne, tendre et drue, éternelle et vivante comme les sources, c'est l'herbe, la ressuscitée. Là où j'avais vu au plein de l'été côte à côte la nuit et le jour, est-ce que je ne découvre pas

à présent le matin et le soir? Vert et rose... J'ai beau chercher, je n'ai pas encore le mot. Vert et rose... Seraient-ce les armes de l'enfance, du premier amour? Tout au fond de ma rêverie, est-ce une idylle qui tremble et se déforme comme ce qu'on devine au fond de l'eau, rubans et feuillages, une fête rustique comme il ne s'en fêtera plus? Je rouvre les yeux, pour retrouver les labours et l'herbe ensoleillée.

Nul qui travaille ici. Tout le monde est dans les vignes que les rochers me cachent, on entend seulement des fragments des histoires qu'ils se lancent de rangée en rangée, quand ils se redressent. Et la maison fermée est vide, avec ses hangars d'où la paille déborde, son jardin confus, plein d'ombre, de buissons, de fleurs, où une enfance est cachée, qui rit ou pleure avec la même conviction, dans les chemins.

Au milieu du pré, trois mûriers côte à côté sont pareils à des harpes dressées pour les Invisibles, les Absents, et dont la voix aussi se dérobe. Ils sont là groupés telle une haute et fragile barrière, telles ces choses qui se trouvent sur un passage pour intervenir, pour transformer : barrière, écluse, tamis. Ils filtrent le vent ou le jour, on voit bien,

en tout cas, cette ombre à leurs pieds qui s'amassee; et quelque jour, je percevrai le chant qui s'en dégage. Ainsi voudrais-je filtrer le temps jusqu'à ce que je n'en aie plus la force ou le courage, enraciné dans la terre colorée.

L'oiseau le plus proche crie faiblement, toujours aux mêmes intervalles. Les feuilles que touche la lumière aveuglent.

Au-delà, tout n'est plus qu'ombre de collines, de bourgades, flottant dans une vapeur très blanche, et de la dernière tour sans cloches, le vent, quand il s'accroît, m'apporte les confuses nouvelles de la distance. Je comprends seulement : « ici, ici, ici », ou : « vie, vie, vie »; et moi qui si souvent tremble et perds pied, moi que le moindre sang dévoyé écœure, je me remets à les traduire, ici, à ma fenêtre de pierre, dans la lumière qui est le lait des dieux, ici, sous la Couronne invisible, en cet instant.